MON ONCLE ANTOINE

Un film de l'Office national du film du Canada

Guide pédagogique

Niveaux : 12e, 13e, immersion, adulte.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Note à l'enseignant(e)	1
Démarche pédagogique	2
Faisons connaissance avec... Claude Jutra	3
Un coup de vent nommé Claude Jutra (L'Actualité)	8
Les personnages	14
Le commentaire du film	15
Mettons l'accent sur la langue...	56
Discussion	62
À propos du film...	63
Mon oncle Antoine (Québec Presse, 28 novembre 1977)	64
Encore! Encore!	66

NOTE À L'ENSEIGNANT(E)

Mon oncle Antoine est un des films les mieux connus et louangés de l'histoire du cinéma canadien. Ce film marque une étape majeure dans l'évolution du cinéma canadien et de la prise de conscience du peuple québécois. D'une sensibilité extraordinaire et d'une beauté visuelle sans pareil, Mon oncle Antoine permet à l'étudiant de faire une appréciation artistique et d'évoquer sa propre expérience émotive, celle de l'adolescence où l'on prend conscience par des yeux déçus du monde adulte.

DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE

1. Avant le visionnement du film

Faire en sorte que les étudiants se familiarisent avec le réalisateur Claude Jutra.

Leur demander de préparer la section du guide intitulée Mettons l'accent sur la langue. Discuter avec eux de la variété linguistique que l'on trouve dans n'importe quelle langue et du nivellement que subit une langue dans une culture.

Quand les étudiants se sont familiarisés avec le matériel d'arrière-plan, faire avec eux une étude approfondie du texte du film. Il est recommandé de faire jouer les rôles en lisant le texte à haute voix.

Revoir avec les étudiants les questions de discussion contenues dans ce guide afin qu'ils puissent y réfléchir en regardant le film. L'enseignant(e) peut, s'il/elle le veut, demander à chacun d'eux de préparer une des questions.

2. Visionnement du film

L'enseignant(e) doit décider si on visionne le film en entier en une séance ou en parties selon le temps dont il/elle dispose. Un visionnement en parties s'effectue plus facilement avec la vidéocassette.

3. Après le visionnement du film

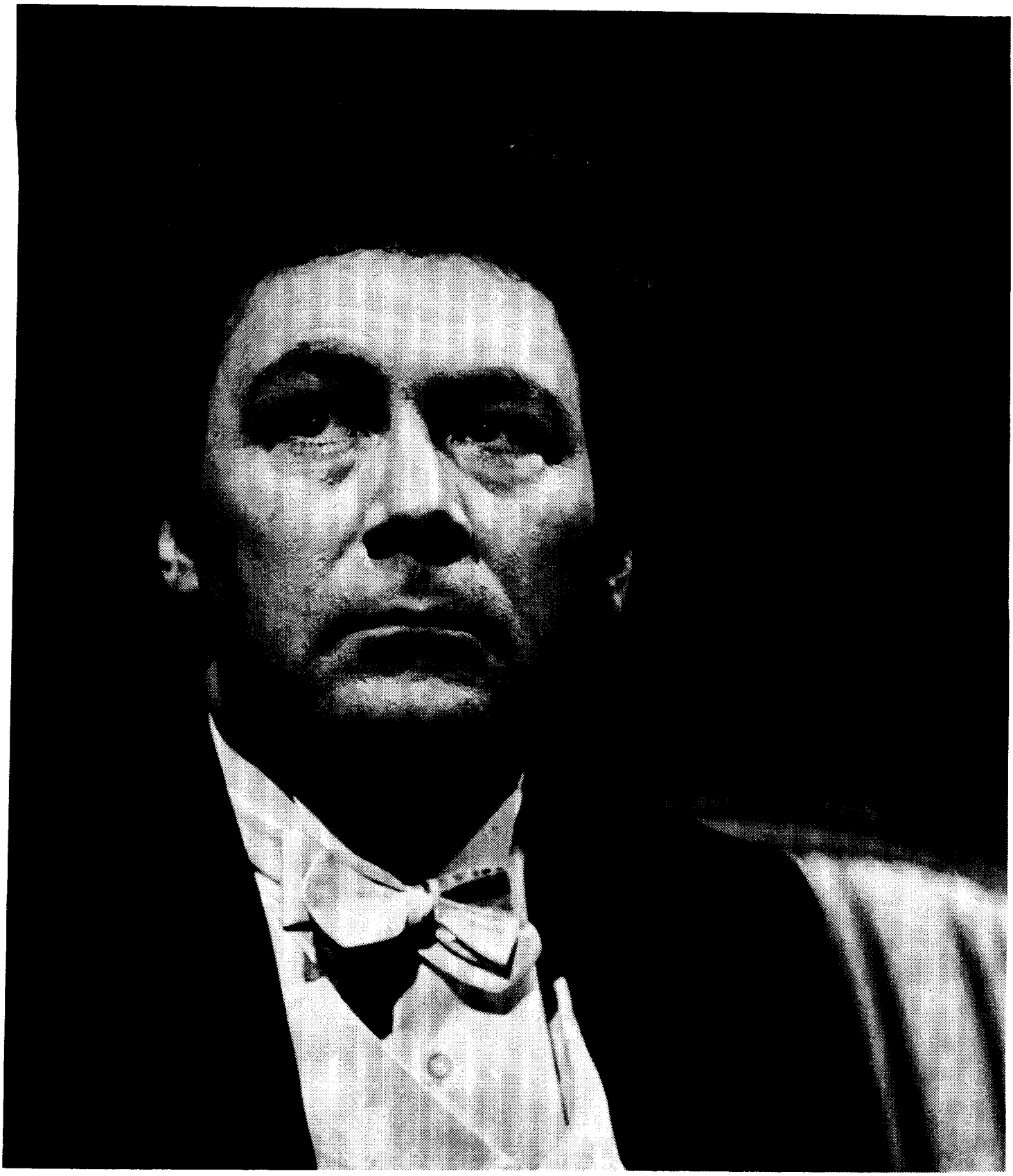
Discuter les questions proposées dans ce guide.

4. Activités supplémentaires

Le devoir (Une lettre de Benoît) suscitera les réactions personnelles de l'étudiant sur les questions émotives du film. La critique du film le placera dans un contexte historique et créera une conscience de la réaction critique à Mon oncle Antoine.

FAISONS CONNAISSANCE AVEC...

CLAUDE JUTRA



CLAUDE JUTRA

Biographie

Claude Jutra est né à Montréal le 11 mars 1930. En 1946, il obtient un baccalauréat ès arts (Université de Montréal et La Sorbonne). Il entreprend ensuite des études de médecine et obtient un doctorat en 1952. Après quoi, il se lance dans d'autres études, celles du théâtre, à l'école du Théâtre du Nouveau Monde, puis chez René Simon, à Paris. Boursier du Conseil des Arts du Canada, il se perfectionne en France dans le métier de cinéaste. De retour au Canada, il devient auteur et animateur d'une série de treize émissions sur l'histoire du cinéma à la télévision de Radio-Canada. Depuis 1954, il est associé de façon intermittente à l'Office national du film du Canada où il a réalisé les oeuvres suivantes :

Filmographie

1947	Le dément du lac Jean jeune	Réalisateur
1949	Mouvement perpétuel	Réalisateur
1956	Les Jeunesses musicales	
	Pierrot des bois	Réalisateur
1957	Il était un chaise (A Chairy Tail) 3 min 52 s Coréalisateur : Norman McLaren Sept prix, incluant Londres et Hollywood	Coréalisateur
1958	Les Mains nettes	
1959	Anna la bonne	Réalisateur
1960	Félix Leclerc, troubadour 27 min 5 s	Réalisateur
	Fred Barry, comédien 20 min 32 s	Réalisateur, scénariste

1961	Le Niger, jeune république 57 min 38 s	Réalisateur, monteur
	La Lutte (Wrestling) 27 min 45 s Coréalisateur : Michel Brault, Marcel Carrière, Claude Fournier Prix : New York, Bruxelles	Réalisateur
1962	Québec - USA ou l'Invasion pacifique 28 min Coréalisateur : Michel Brault	Coréalisateur
1963	Les Enfants du silence 23 min 33 s	Narrateur, monteur
	Petit discours de la méthode Coréalisateur : Pierre Patry	Coréalisateur
	À tout prendre 101 min	Réalisateur, scénariste, monteur comédien
1966	Comment savoir (Knowing to Learn) 70 min 49 s Cinq prix, incluant Venise et Toronto	Réalisateur
	Rouli-roulant (The Devil's Toy) 15 min 3 s Prix : Montréal, Téhéran	Réalisateur
1969	Wow 94 min 41 s	Réalisateur, monteur
	Au coeur de la ville	Réalisateur
1970	Mari-Christine	Réalisateur
1971	Mon oncle Antoine (Mon oncle Antoine) 110 min 20 s	Réalisateur, monteur, comédien

1973	Kamouraska	Réalisateur, coscénariste
1975	Pour le meilleur et le pire	Réalisateur, scénariste, comédien
	Québec fête	Réalisateur, monteur
1976	Dreamspeaker	Réalisateur
1977	Ada	Réalisateur
1977	The Patriarch No. 1	Réalisateur
	The Patriarch No. 2	Réalisateur
	Seer Was Here	Réalisateur
1981	Surfacing	Réalisateur
	By Design	Réalisateur, scénariste
1984	La Dame en couleurs	Réalisateur, scénariste

Claude Jutra a remporté de nombreux prix internationaux. Son film Mon oncle Antoine. dans lequel il joue le rôle de Fernand, a reçu les prix suivants :

Palmarès du film canadien (1971)

Meilleur long métrage
Meilleure réalisation
Meilleur comédien
Meilleure comédienne de soutien
Meilleur scénario
Meilleure trame musicale
Meilleure photographie
Meilleur mixage

Festival international du film, Chicago (1971)

Meilleur film
Meilleur scénario

Festival international du film, Bergame, Italie

Meilleure trame musicale

Festival international du film d'expression française, Dinard, France (1972)

Meilleur film

Festival of Festivals (Les dix meilleurs films du Canada / Canada's Ten Best) (1984)

Meilleur film

Un coup de vent nommé Claude Jutra

«La différence entre moi et les autres cinéastes québécois, c'est que j'ai choisi Toronto plutôt que de me taire . . .»

• **par Jean Blouin**

Un théâtre de poche dans un immeuble restauré, centre-ville de Toronto. A l'entrée, une affiche discrète. En vedette, Claude Jutra. Le cinéaste québécois, réalisateur de *Kamouraska*, fait du théâtre. La pièce: *The Pits*, de John Palmer.

Il m'attend devant le guichet désert, me tend un billet. «Il faut que j'aille vite me préparer pour le spectacle! . . . » Puis souriant: «Espérons que ça ne sera pas pour rien . . .»

Tous les soirs, en effet, la question se pose: s'il y a moins de vingt spectateurs, la représentation est annulée. Moi qui avais imaginé le retrouver dans une Place des Arts torontoise!

J'obéis à sa consigne: je me place du côté droit, au fond. Une centaine de fauteuils disposés sur différents niveaux entourent la scène rectangulaire. Je compte les arrivants. Pour la plupart des étudiants, familiers, semble-t-il, avec les lieux. Nous sommes bientôt vingt-quatre. Les projecteurs s'éteignent. Quand ils éclairent à nouveau, cinq des six personnages, dont un nain, animent chacun leur coin de scène.

The Pits (en français, les minables), c'est du théâtre expérimental. Claude Jutra joue le rôle d'un vieux garçon d'origine européenne aux tendances homosexuelles. Son entrée en solo, vêtu de son costume d'employé de Bell Canada, vire en une séance de masturbation en haut d'un poteau planté dans sa chambre. Le reste est à l'avenant: baroque, tragique, truculent.

PAUL GELINAS

«Ma participation à cette pièce me coûte de l'argent, me confie-t-il, en fin de soirée, dans une brasserie de la rue Front. Je viens et je loge ici à mes frais. Mais j'ai tellement de plaisir à le faire!»

Nous sommes un mardi. Il a quitté Montréal la veille, par le train de nuit, après une escale de dix-huit heures, le temps d'enregistrer son émission hebdomadaire sur l'O.N.F. à Radio-Québec. «Deux mois et demi sans une seconde de loisir! C'est le fun à mort. Je me demande bien, comment on peut devenir pantouflard. Moi j'ai le diable au corps!»

Je songe à l'avertissement de Michel Brault (réalisateur des *Ordres*): «Attends-toi de trouver un Jutra amer, sceptique.» Y aurait-il un éloignement plus que géographique entre ces deux collaborateurs et amis de toujours?

Le reste de la troupe surgit. Tous des comédiens dans la vingtaine. Les «Claude» fusent. Les rires aussi, de part et d'autre. Il a fallu qu'il leur répète que j'étais un journaliste venu spécialement de Montréal. pour l'interviewer pour qu'ils consentent à nous laisser seuls. Susan s'attarde, l'entretient à voix basse. Il l'écoute en lui tenant le bras et l'encourage par des «t'en fais pas, ça va s'arranger».

Subitement pensif: «Drôle de vie que la mienne! Je fais la connaissance de gens merveilleux, on travaille ensemble, on s'apprécie mutuellement, puis tout prend fin. Ça explique peut-être que je pique une bonne déprime de temps en temps!»

Je lui apprends qu'à Thetford Mines, on envisage de célébrer, l'an prochain, le dixième anniversaire du tournage de *Mon oncle Antoine*. Ses yeux brillent un court instant.

Mais d'autres préoccupations le sollicitent. Après la représentation, le directeur a annoncé aux comédiens que la pièce serait retirée de l'affiche: le déficit est trop élevé.

Il écarte son assiette, avale une dernière gorgée de Bloody Mary. «Sans vodka», avait-il précisé à la serveuse. Il ne boit plus d'alcool. D'où, à quarante-neuf ans, une surprenante sveltesse retrouvée, de même qu'un visage sans rondeur.

«Je traverse une phase qui est une espèce de retour à mes premières amours puisque je jouais au théâtre avant d'avoir vu un seul film. En même temps, je m'aperçois—je l'avais oublié—que j'avais plusieurs cordes à mon arc. Entre deux films, plutôt que de m'embêter, je fais autre chose. J'aime d'autant plus le cinéma que je ne m'y sens pas emprisonné. Et je ne sais vraiment pas quoi choisir parmi les offres qui me sont faites. C'est extraordinairement grisant d'avoir l'embarras du choix, de se sentir estimé, désiré!»

Il a la réputation de ne pas trop s'ouvrir sur ses projets. Il m'en dévoile quand même un, assaisonné à son goût: un de ses amis, directeur de l'École nationale de cinéma de Londres, l'a invité à venir y enseigner ce qu'il voudrait, quand il le voudrait et pour la période de temps qu'il voudrait. «Je vais y aller dès que j'aurai un trou.»

Se présentera-t-il jamais? Il a mainte-

«Entre deux films, je fais autre chose; j'aime d'autant plus le cinéma que je ne m'y sens pas emprisonné.»

nant un agent d'affaires pour surveiller ses intérêts à Toronto. «Je suis content de voir qu'il a décidé de s'organiser professionnellement, dit Clément Perron, cinéaste lui aussi. Mais j'ai mes doutes. Agent d'affaires ou pas, on ne lui mettra pas facilement le grappin dessus. Il est indomesticable. Pourquoi pensez-vous qu'il a toujours été pigiste à l'O.N.F.? C'est le genre d'homme pour dire: non, je ne peux pas faire ce film, j'aime mieux rester à Baie Saint-Paul parce que les champignons sont en train de pousser.»

Pourtant Claude Jutra ne s'ennuie pas une seconde . . . à Toronto: théâtre, enseignement, cinéma. En quelques années, il y aura réalisé autant de films de fiction qu'en vingt-cinq ans au Québec. *Ada* (1976); *Dreamspeaker* (1977; prix Anik 1978); *Sir was here* (1977); *Wordsmith* (1978). *Surfacing*, tourné cet été avec un budget de plus de deux millions de dollars; *By design*, dont le tournage est prévu pour novembre dans la région de Vancouver. Du travail sans dérougir jusqu'en juin prochain au moins.

«C'est pour ne pas rouiller que je suis à Toronto et que je suis même prêt à me rendre jusqu'à Hollywood. Je me fous de mes déclarations passées. Un film tous les quatre ou cinq ans au Québec, c'est insuffisant. Et insatisfaisant. Il faut que je m'accomplisse au cinéma coûte que coûte, c'est une drogue, une passion.»

Le mot n'est pas trop fort. Parlez-en à Michel Brault: «On a passé des nuits entières assis par terre dans sa cuisine, à boire du lait et à manger des biscuit au chocolat tout en discutant des problèmes techniques qui nous attendaient le lendemain. Il fallait qu'on adore ça! On étirait le plaisir comme de la tire Sainte-Catherine.»

Claude Jutra a été échaudé après *Kamouraska*: une année entière sans gagner un sou, à chercher quelqu'un pour financer un nouveau film. C'était en 1973-74. «Il m'emmenait avec lui, rappelle Monique Miller, sa partenaire dans *Pour le meilleur et pour le pire*. Je servais de garantie devant les financiers. Rien à faire.»

Il a produit le film lui-même. Résultat: trois semaines au Parisien avant d'être relégué sur les tablettes où il s'empoussière depuis. Ses amis sont unanimes: il n'a pas digéré cet échec.

«Sûrement que ça m'a ébranlé. Je suis un vrai débile mental pour quêter de l'argent. C'est tellement humiliant et usant de se faire niaiser par des producteurs qui se fichent éperdument de ton film. Après *Kamouraska*, je me pensais bon pour un film par année au Québec, ou deux tous les trois ans. Ce que je pouvais rêver en couleurs! Mais cette situation n'est pas exclusive à Claude Jutra. Combien de longs métrages ont réalisé Brault, Arcand, Groulx, Carle, Brassard depuis quatre ou cinq ans? La différence entre eux et moi, c'est que j'ai choisi Toronto plutôt que de me taire.»

Plus que quelques clients autour de nous. Je demande l'addition. «Ce n'est pas une situation exclusive au cinéma, non plus. À part la chanson, il n'y a plus rien qui marche dans l'industrie culturelle au Québec. Comme si la culture s'était essoufflée en perdant son caractère subversif. Avant le P.Q., tout acte culturel était en même temps un acte politique, ça nous stimulait en diable. Il faut que les créateurs sortent de leur confort intellectuel et émotif.»

Nous rentrons à pied. Il habite chez Ralph Thomas, cinéaste lui-même et directeur de la série *For the record* à la Canadian Broadcasting Corporation, pour laquelle Jutra a réalisé ses quatre premiers films ici. Une série qui se spécialise dans les films exposant un problème social, politique ou psychologique.

«J'ai été traité royalement à la C.B.C. Un accueil, des scénarios, des équipes extraordinaires. Des facilités de tournage sans pareil. J'ai tout de suite senti qu'on tenait à moi. Les soirs où l'on présentait mes films, les responsables de l'émission ont fait sauter tous les commerciaux. Une foule de petites attentions comme ça. Pour *Dreamspeaker* qui dure une heure et vingt-sept minutes, on a même rallongé le temps de l'émission et remplacé la suivante par une petit interview avec moi.»

Le lac Ontario rafale légèrement dans notre dos. Toronto la nuit, c'est Toronto le jour, en plus immobile, feutré et irréel. Je l'observe du coin de l'œil. Son pas est régulier. «C'est un homme très secret, avait dit Monique Mercure. Il ne s'ouvre pas facilement. Et il a souvent l'air absent quand tu lui parles, comme perdu dans ses pensées.»

Je ne veux rien brusquer. Malgré moi, des images affleurent. *Claude Jutra, Québécois errant*. Quel beau titre d'article! Je me surprends à soliloquer en marchant. Fini le circuit tribal, le marché captif de quelques millions de francophones. Et qu'importe l'exil s'il permet d'accéder aux ligues majeures du cinéma! Qui sait? À l'horizon se profile peut-être un *Mon oncle Antoine* américain et la consécration internationale en même temps que la fortune.

«Je ne suis pas un déraciné m'interrompt-il. Il n'y a rien que j'aimerais mieux que de faire du cinéma au Québec. Je rentre à Montréal chaque fois que je le peux et je garde l'œil ouvert. L'Institut québécois du cinéma participe actuellement au financement d'une dizaine de longs métrages de fiction. Ça m'intéresse. Je veux être dans le coup moi aussi. J'attends les offres. Mais encore faudrait-il que Radio-Canada nous ouvre ses portes. C'est proprement scandaleux! Cette société d'État n'engage aucun pigiste et a banni la fiction cinématographique de ses budgets de production. Radio-Canada est devenu un vrai no man's land du cinéma, se cantonne dans le romansavon et les quizz. Alors que la C.B.C. à Toronto . . .»

Il ne termine pas sa phrase. En dépit de son silence, j'ai comme la certitude que son choix est fait: il ira où le cinéma le sollicitera. La croisée des chemins est déjà derrière lui. N'a-t-il pas toujours

PHOTOS CANADA WIDE

Le jeune flo d' "À tout prendre" et le réa-isateur de "Kamouraska" avec Geneviève Bujold. *Le saint martyr du cinéma . . .*

roulé sa caméra à travers le monde? L'Afrique, Cuba, la France, les États-Unis, et combien d'autres? À défaut de Montréal, c'est Toronto. Ce sera Hollywood, peut-être . . .

«Je n'ai plus la psychologie d'un saint-martyr-du-cinéma-de-chez-nous. J'arrive à la cinquantaine sans un sou en banque. À un moment donné, un gars se tanne. Je n'ai jamais touché une cent noire en droits sur aucun de mes films. J'ai même englouti 15 000 dollars dans *À tout prendre*, en 1963. Pourquoi je continuerais à crever de faim et à m'endetter pour simplement avoir le privilège de réaliser des films? Surtout au moment où ici, à Toronto, l'on m'offre la stabilité financière et cinématographique.»

Il a déjà enseigné le théâtre au Cégep Lionel-Groulx à Sainte-Thérèse. Sans voiture, il logeait chez des élèves certains soirs. De voir le réalisateur de *Kamouraska* si démuni les décontenançait.

Mais tout est du passé. Il vient d'acheter avec quelques amis une spacieuse maison au square Saint-Louis. Et voilà que le Conseil canadien des arts lui décerne le trophée Victor Lynch-Staunton et une rondelette bourse de 17 000 dollars.

«Je n'ai touché qu'à une partie de l'argent. Je réserve le reste pour les années maigres. Ou pour des projets spéciaux. Je trouverai bien le moyen de l'utiliser à bon escient.» Un projet encore vague et lointain, alors que le présent frappe concrètement à sa porte, l'enthousiasme. «Les frères Timothy et Joseph Bottoms, vedettes de *Surfacing*, sont très haut cotés aux États-Unis. C'est tout un défi pour moi. Je dois à ma formation de comédien d'avoir obtenu le contrat de ce film où le direction des acteurs va primer. Et pour que je puisse le réaliser, il a fallu que les producteurs de *Surfacing* et de *By design* modifient leur calendrier de tournage. Tu parles! Deux films de cette envergure en moins de six mois.»

Rue Markham. Le 365 a des airs de maison de pension huppée, surtout à l'intérieur où un long escalier d'acajou conduit à l'étage. Il me laisse au boudoir. Bientôt l'odeur du café se mêle à celle toute fraîche de la rénovation. «Ici à Toronto, me chuchote-t-il, en refermant la porte, la ville encourage et facilite la restauration des vieilles maisons. Ce n'est pas comme à Montréal.»

La conversation s'enclenche là-dessus. «Je fréquente surtout des artistes et des intellectuels libéraux. En dehors de ce cercle, c'est l'incompréhension la plus totale doublée d'une hostilité ouverte à l'endroit du Québec. L'autre jour, à une dame qui me parle d'unité nationale, je rétorque: «L'unité nationale n'existe pas; ce qui existe, c'est la domination du peuple québécois par le Canada anglais.»

—Comment, Claude, tu es séparatiste?

—Bien sûr, que je lui réponds, ça fait vingt ans que je m'évertue à le dire à tout le monde!

«Elle s'est alors mise à me regarder comme une espèce zoologique particulièrement effrayante. Un peu plus tard, elle rapplique: «Je suis allée à Montréal et j'ai entendu beaucoup de français dans la rue. Où est le problème?» J'ai donné un coup

"La crise d'octobre a remué en moi des sentiments d'épouvante et de culpabilité."

PHOTOS CANADA WIDE

Avec Léonard Cohen, en 1963. *"J'ai toujours été un privilégié de la vie."*

de poing sur la table. «Si vous allez à Johannesburg et qu'il y a beaucoup de nègres dans la rue, c'est signe qu'il n'y a pas de racisme, je suppose?»

«Mais c'est encore pire dans l'Ouest. Calgary, c'est le bout du bout.»

Visiblement, il aime parler. Les mots coulent de source, sans agressivité aucune. De Johannesburg, il m'entraîne en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Pologne, en Union Soviétique, des pays qu'il a visités à plusieurs reprises. «Claude est un vrai pigeon voyageur, raconte Monique Mercure. Subitement il disparaît, et un bon matin le facteur t'apporte une carte ou un cadeau provenant d'un coin de la planète. Je n'ai pas encore utilisé le dernier qu'il m'a envoyé: une bouteille de shampooing de Venise. Je trouve qu'il sent drôle!»

Il n'y a pas que le shampooing. Ces divers périples, il les a effectués les yeux bien ouverts. «Je n'ai jamais connu un socialiste heureux, sauf à Cuba où, par ailleurs, la propagande continue est effroyable. Aussi les marxistes-léninistes m'ennuient-ils, eux qui ne sont jamais sortis du Québec, pour la plupart. Si j'étais en Uruguay, je serais tupamaro. Mais le Québec n'est pas l'Uruguay. Et l'on ne me fera jamais accroire que l'autoritarisme des pays d'Europe de l'Est est un progrès par rapport au libéralisme d'ici!»

On peut difficilement reprocher à Claude Jutra son indifférence vis-à-vis les discriminations et les ségrégations qui sévissent dans notre société: «Mon film autobiographique *À tout prendre* renfermait une espèce de coalition des minorités opprimées: j'y faisais un aveu d'homosexualité, je racontais ma vie avec une Noire, le producteur du film était juif, de même que Léonard Cohen qui en a composé la musique.»

Ce film, n'était-ce pas une manière de *Fées ont soif*, moins le tapage, bien sur? «La pièce de Denise Boucher ne m'attirait pas d'abord. La névrose collective que *Les fées ont soif* a suscitée m'a rappelé les années quarante où je devais aller voir à New York les films que la censure duplessiste empêchait d'entrer au Québec. Le monde est donc vieux! Je nous croyais assez adultes pour discuter de certains mythes sans perdre les pédales. En tout cas, j'ai aimé la pièce et je suis allé embrasser Denise Boucher et les comédiennes après la représentation.»

Tourné vers l'avenir, Claude Jutra? Certes. Ses propos, et jusqu'à son attitude, n'en respirent pas moins le passé. Comment ne pas discerner l'origine bourgeoise dans l'aisance, la placidité, l'érudition qui frappent tant chez lui? Dans cette confiance bien tranquille aussi de ce que demain sera fait? «J'ai vraiment été un privilégié de la vie. À tel point que j'en fais encore de la culpabilité.»

Jeunesse dorée écoulée entre une mère appartenant à la famille de Jean-Marie Gauvreau, fondateur de l'école du meuble de Montréal, et un père amateur de musique et d'art, radiologue en chef de l'Hôtel-Dieu de Montréal. «Mon père reste un dieu pour moi. Il m'a appuyé avec discrétion dans tout ce que j'ai entrepris. Il était la générosité même. C'est lui, par exemple, qui a fourni les derniers 1 000 dollars nécessaires à l'édition de *Bonheur d'occasion*, le roman de Gabrielle Roy.»

Une maison, rue Sainte-Famille, ouverte au milieu artistique montréalais aussi bien qu'international. Michel Brault avait là un second chez-soi. «Je suis reconnaissant à la famille Jutras de ce que je suis devenu. Comment oublier les grands moments que j'ai vécus auprès d'elle? Rencontrer tel peintre, tel comédien dans leur salon, quand ce n'était pas Charles Trenet ou les Compagnons de la chanson moins d'une heure après être allé voir leur spectacle au Monument national... »

La longue amitié Brault-Jutra est presque passée à la légende. Qu'en dire d'autre? «Rien que ceci, insiste le réalisateur des *Ordres*: je lui dois toutes les étapes importantes de ma carrière. C'était mon idole! Il ne s'est pas contenté de me lancer et de me relancer, il a aussi sauvé *Les enfants du silence*, un de mes films documentaires d'abord refusé par l'O.N.F., il a contribué à améliorer *Entre la mer et l'eau douce*, et cætera...»

Quels tempéraments opposés, pourtant! Le mouvement perpétuel, c'est Michel Brault: débit rapide, désordonné, impulsif, tenant difficilement en place. Jutra est le méthodique. «Toute une paire! s'exclame Clément Perron. Deux mastodontes du cinéma ne pourront-ils plus travailler ensemble? Chacun prend toute la place maintenant.»

«En avoir eu le talent, j'aurais fait *Les ordres*, confie Jutra, en manière de compliment à son ancien collaborateur. La crise d'octobre m'a véritablement secoué. Elle a remué des sentiments d'épouvante et de culpabilité reliés à la guerre que j'ai vécue enfant. Mais tous les mécanismes politiques m'échappent, y compris sur le plan dramatique. Je confesse un manque d'intérêt aussi. René Lévesque est bien le seul politicien que j'ai pris au sérieux de toute ma vie.»

The Pits a beau prendre fin bientôt, six heures de cours ne l'attendent pas moins dans une école privée de théâtre. Alors, du sommeil pour lui il n'y en aura pas. Il a fini de s'embêter dans son logement du carré Saint-Louis.

Sur le pas de la porte, l'article commence déjà à mijoter. Un aspect me tourmente: comment vraiment convaincre les lecteurs que Claude Jutra n'est pas installé à Toronto définitivement?

Il sympathise à mon tourment. «Facile. Dis-leur que si je devais m'exiler, Toronto est bien la dernière place où j'irais: c'est une ville tellement plate!» ■

Reproduction autorisée par L'Actualité

MON ONCLE ANTOINE

Cette histoire se passe au Québec dans un village minier de l'amiante vers les années quarante. À cette époque, bien qu'on ne le mentionnait jamais dans ces villages, l'amiantose faisait ses ravages et la mine, unique employeur, était Dieu le Père. C'était avant les syndicats, juste au moment où Duplessis démarrait.

Personnages

Benoît, quatorze ans.

L'oncle Antoine, cinquante ans, propriétaire du magasin général et embaumeur.

Sa femme Cécile, quarante-cinq ans.

Fernand, leur commis.

Maurice, quatorze ans, frère de Fernand et ami de Benoît.

Carmen, quinze ans, la petite bonne.

Jos Poulin, un bûcheron.

Sa femme, Élise.

Leurs enfants.

Alexandrine Lessard, la femme du notaire.

Le grand patron.

Le curé.

Le contremaître.

Le père de Carmen.

Des mineurs.

Leurs femmes.

Leurs enfants.

MON ONCLE ANTOINE

SCÈNE 1

(Des bourrasques de neige s'abattent sur champs et maisons. Un panoramique nous fait découvrir la source de la tempête : le convoyeur de poussière d'amiante qui grimpe jusqu'au haut de la "dump". C'est l'été. Le paysage semble vide. On aperçoit un camion dans lequel se trouve Jos Poulin et son "helper". Poulin rouspète et travaille comme un forcené à cause de "c'te maudite clutch de bâtard" qui glisse à tous les passages. Finalement dégoûté, Poulin stoppe tout, descend et se couche de tout son long pour examiner l'arbre de couche du camion. On voit seulement les pieds et les jambes de Jos. À ce moment-là une autre voiture débouche sur la crête et plonge vers le camion immobilisé au bord du précipice. C'est le boss.)

JOS POULIN : Maudite clutch de bâtard! Ça fait deux mois que je leur demande de la réparer. J'va finir par m'tanner. J'va tout crisser ça en bas d'la dump un de ces quatre matins moé!
Mario!

MARIO : Quoi?

JOS POULIN : Passe-moi le wrench.

MARIO : Y n'a pas.

JOS POULIN : Une barre de fer, quelque chose. C'est tout encrassé. Je vois rien.

MARIO : O.K.

JOS POULIN : Y nettoye jamais ça, maudite maintenance de mes fesses!

MARIO : Hey Jos, v'là le boss.

JOS POULIN : Qu'y mange d'la marde!

(Le boss arrive en voiture, descend.)

BOSS : Hey Jos, are you crazy you stupid fool? What's the matter with you? You want this truck to roll down over the edge? It's gonna go down the dump! I told you a hundred times... Hey Jos Poulin, get out of there!

JOS POULIN : Y nettoye jamais ça, maudite maintenance, de mes fesses!

BOSS : What's the matter with you?

Look Jos, you got to understand. It's not my truck. It's the company's property. I've got my job to do, that's all.

(Jos ne répond pas.)

Now look, I'm telling you for the last time Jos, you understand, the last time...

(Jos dévisage un instant le boss et remonte sans rien dire dans son camion. Il démarre.)

JOS POULIN : C'est peut-être plus vrai que tu penses.

MARIO : Qu'est-ce qu'il a dit?

JOS POULIN : J'sais pas, j'parle pas l'anglais.

SCÈNE 2

(Dans la chambre mortuaire, Fernand et l'oncle Antoine vont procéder à la fermeture d'une tombe. C'est la tombe d'Euclide, un mineur mort d'amiantose. Avec beaucoup de commisération ils mettent tout le monde dehors. Benoît, qui s'est approché, reçoit la mission de surveiller la porte. Mais il le fait en s'adossant à elle de l'intérieur et on ne le chasse pas. Benoît va surveiller les opérations avec immensément d'intérêt. Les deux hommes procèdent méthodiquement. Fernand enlève les couronnes de fleurs et les cartes de sympathie qui jonchent le bout fermé du cercueil. L'oncle se penche ensuite au-dessus du macchabé, l'empoigne au milieu du ventre et tire. Le col, la cravate, la chemise, le veston, le pantalon, tout ça vient et le mort se retrouve tout nu

comme un ver. Les deux hommes travaillent synchro. Fernand recouvre immédiatement le cadavre d'un simple drap de lit tandis que l'oncle enfouit dans la valise le faux habit noir. On visse ensuite le couvercle, puis on ouvre cérémonieusement la porte à la famille et au curé qui procède à la levée du corps "ora te pro nobis".)

CURÉ : (quelques phrases en latin)

ANTOINE : Chapeau... Fernand, chapeau! (Antoine dit à Fernand te tenir le chapeau contre sa poitrine d'une manière respectueuse.)

CURÉ : (latin)

(La famille sort. Antoine et Fernand se mettent au travail.)

ANTOINE : Ouais, ferme la porte Benoît.

BENOÎT : Oui mon oncle.

ANTOINE : Ouais, ouais.

CURÉ : (Dans la cuisine) Mme Vachon, Euclide était un bon chrétien. Tout le village le savait. Ils ont offert 15 grandes messes et 25 basses messes. Avec ça, vous pouvez être tranquille.

(Mme Vachon n'est pas consolée. elle s'asseoit, l'air triste.)

(Dans la chambre)

FERNAND : Hey chose, écoute ça! Oscar Moisan, une basse messe! Y pouvait pas le sentir!

(Il lit les cartes de condoléances.)

Hey en v'la une bonne. Mme veuve Théodore Pelletier, une grande messe à trois piasses. On sait pourquoi...

ANTOINE : Arrête donc de bretter Fernand. Le curé nous attend. Voyons, voyons, donc...
Fernand, prend ça.

(Antoine enlève avec difficulté le chapelet du mort et le donne à Fernand.)

(Fernand chantonne)

BENOÎT : Fernand, arrange ta cravate.

(Les trois sortent d'un air solonnel.)

ANTOINE : Fernand, aboutis!

SCÈNE 3

(On est à la taverne de l'hôtel. Ils sont plusieurs mineurs autour de la table. Jos Poulin s'asseoit, un peu ivre, très agressif.)

JOS POULIN : De quoi est-ce que vous parliez?
(Personne ne répond. Ils ont l'air lugubre.)
Pas d'Euclide encore...

CLIENT : Ben, y'est parti vite quand même.

JOS POULIN : Vite? T'appelles ça vite toé Criss? Ça faisait vingt cinq ans qu'y moisissait là. C'est ce qui va vous arriver aussi vous autres, bande de caves!

CLIENT : Ben pas à moé certain.

JOS POULIN : En tout cas, moé, j'finirai pas d'même.
Tiens, encore une que les Anglais auront pas non plus.

(Il finit sa bière.)

En tous les cas que le diable les emporte, les Anglais, Euclide, l'embaumeur, le curé, le boss, toute la gang! Je sacre mon temps.

CLIENT : Si tu lâches la mine encore une fois, tu sais qu'ils te reprendront plus jamais.

JOS POULIN : Qu'y mangent de la marde! J'passerai pas ma vie à leur lécher le cul. J'm'en va. Gugusse, combien j'te dois? Tiens, paye-toé, salut!
(Il sort.)

SCÈNE 4

(C'est l'hiver. Chez les Poulin, Élise est dans la grange en train de traire les vaches. Jos entre et lui annonce qu'il part pour travailler au chantier. Élise n'en est pas contente.)

ÉLISE : Le ménage pis le train? Qui c'est qui va les faire tous les matins? À part de ça, les enfants te reverront pas pendant six mois.

JOS POULIN : J'pus capable. Faut que j'parte. J'reviendrai au printemps.

ÉLISE : Oui, comme d'habitude. C'est toujours au même à choisir hein?

JOS POULIN : Ouais.

ÉLISE : Jos...

(Jos sort mais Élise court après lui. Ils rentrent dans la grange où ils font l'amour dans la paille.)

SCÈNE 5

(Route devant la ferme des Poulin. Jos part pour le bois, hache et sac à la main. Sur le chemin il rencontre ses enfants.)

LES ENFANTS : Salut 'pa.

JOS POULIN : Salut les enfants. Écoute, j'pars pour le chantier. Vous avez besoin d'être sages avec votre mère, pi toé (à son fils aîné), tâche de l'aider un peu, tu comprends? J'suis obligé de partir. J'en ai assez de la mine. Là-bas, c'est pas pareil. C'est tranquille. C'est le grand bois, de la neige. T'as pas de patron sur le dos.

(Un chariot passe et une boîte en tombe. Les enfants courent la ramasser.)

UN ENFANT : Hey papa, une caisse de bines!

JOS POULIN : (rire) Apportez-la à votre mère. Vous allez manger des bines pendant une semaine.

GARÇON : Je retourne à la maison avec eux autres.

JOS POULIN : Écoute, l'année prochaine, je t'envoye au collège, O.K.?

(Jos confie à son fils aîné la sécurité de la famille.)

GARÇON : J'sais pas.

JOS POULIN : Salut mon gars.

GARÇON : Salut.

SERGE : Salut papa.

JOS POULIN : Salut Serge.

SCÈNE 6

(Dans la sacristie de l'église, voyant que le curé n'est pas arrivé, Benoît se précipite vers le calice et les hosties posés près de la patène, de la chasuble et de l'amict. Après un geste de la main, simulacre d'une bénédiction, il mange rapidement quelques hosties qu'il rince d'une gorgée de vin. Comme il s'essuie les lèvres, le vieux curé entre.)

BENOÎT : Bonjour mon père.

CURÉ : Bonjour.

(Plus tard dans la chapelle.)

(Le curé dit la messe et Benoît répond. Benoît ne peut pas s'empêcher de se distraire.)

(Au moment de quitter l'église, Benoît s'attarde dans l'entrebâillement de la porte pour surprendre le curé buvant à même la bouteille de vin de messe. Benoît le bénit de loin et s'élance dans la nef.)

SCÈNE 7

(Au magasin général de l'oncle Antoine. Mme Cécile, encore en robe de chambre, descend de la maison privée en haut. Elle est surprise et plutôt gênée de trouver Fernand déjà au travail.)

MME CÉCILE : (sursaute) Fernand?

FERNAND : Bonjour Mme Cécile.

MME CÉCILE : Vous êtes bien de bonne heure!

FERNAND : Y'a de l'ouvrage à matin. La décoration est pas finie. Y'a toute la vitrine à faire avec la crêche.

MME CÉCILE : Ha, c'est vrai. Voudriez-vous me passer une boîte de thé, s'il vous plaît. J'en manque en haut.

FERNAND : Qu'est que vous voulez? On a toutes sortes de marques. Nous avons le thé Lipton, le thé Salada, le thé Red Rose...

MME CÉCILE : Fernand, Fernand, voyons, faites ça vite! Salada, Salada.

FERNAND : Salada.

MME CÉCILE : Fernand... Qu'est-ce que c'est que ça?

(Elle voit un baril de clous qui traîne en bas de l'escalier.)

FERNAND : Ça? C'est un petit quart de clous qu'ils ont livré hier soir.

MME CÉCILE : Ha bon, bon je vais déjeuner hein.

FERNAND : À tout à l'heure, bon déjeuner
(Fernand suit des yeux Mme Cécile.)
Tiens, v'là l'autre.

(Benoît entre.)

BENOÎT : Salut Fernand!

FERNAND : Benoît, y'a un baril de clous icitte. Faut monter ça à l'entrepôt tout suite.

BENOÎT : Tu pourras ben me dire bonjour.

FERNAND : Bonjour... monte donc le baril.

BENOÎT : J'peux pas. J'ai mon plâtre. (Il a un bras cassé.)

FERNAND : Des excuses, des excuses.
(Carmen, de mauvaise humeur, descend au magasin.)
Ben si c'est pas la fille engagée qui se prend pour princesse.

CARMEN : (sarcastique) Engagé, toé-même, commis...

T'as pas acheté de confiture?

FERNAND : Ça qu'est que c'est?

CARMEN : Je ne les aime pas celles-là, c'est Raymond que j'aime.

FERNAND : T'as pas dit bonjour à Benoît.

BENOÎT : Bonjour, mon coude.

CARMEN : Toi-même, En tous cas j'vais en prendre, tu n'achèteras, O.K.?

FERNAND : Tu redescendras vite Carmen aider Benoît.

BENOÎT : Qu'est que je fais?

CARMEN : (froide) Si ça me tente.

FERNAND : Ben tout ça, les décorations. Y'a des lampes ici, y'a des guirlandes. Ici y'a des cadeaux, des papiers. Déballe tout ça. Quand ça sera faite tu m'appelleras.

BENOÎT : O.K. boss. On va faire ça.
Hey, y'en a des cassées.

SCÈNE 8

(Au bureau de Mme Cécile. Fernand s'asseoit pour faire ses factures mais ce n'est qu'une excuse pour être près de Mme Cécile.)

FERNAND : Je suis venu faire mes factures.

MME CÉCILE : Vous faites pas ça à l'office?

FERNAND : Y'a trop de tapage.

(Fernand compte à voix basse. Son regard tourne vers Mme Cécile.)

MME CÉCILE : Qu'est-ce qu'il y a?

FERNAND : Je regarde ta robe. C'est une belle robe.

MME CÉCILE : (coquette) Ha oui?
C'est une petite affaire de rien.

FERNAND : T'as pas besoin de lunettes toi?

MME CÉCILE : Moi? Non.

SCÈNE 9

(Antoine à peine réveillé descend au magasin.)

ANTOINE : Personne icitte à matin?

BENOÎT : Oui mon oncle, j'suis ici.

ANTOINE : Les clous sont pas encore montés?

BENOÎT : Moi, j'suis pas capable. J'ai mon plâtre.

ANTOINE : Oû c'est qui est Fernand?

BENOÎT : Je l'ai pas vu.

ANTOINE : Ta tante?

BENOÎT : Non plus.

ANTOINE : Aaaaa, ça commence bien une journée.

SCÈNE 10

(Au bureau.)

(Mme Cécile et Fernand chantonnent. Avec son crayon Fernand effleure les doigts de Mme Cécile.)

MME CÉCILE : Pour l'amour Fernand, qu'est-ce qui te prend à matin?

FERNAND : En tous cas, ce compte y balance pas pantoute. $30.14, ça marche pas certain.

MME CÉCILE : Veux-tu me dire...

FERNAND : J'suis sûr qui manque une facture en quelque part. Regardez, regardez pour vous-même.

(Il se penche vers Mme Cécile.)

MME CÉCILE : Ha ben là Fernand, j'te comprends plus pantoute.

(Antoine entre sans qu'on le voie. Mme Cécile sursaute.)

MME CÉCILE : (crie) Ah mon Dieu! Antoine que tu m'as fait peur! Qu'est-ce que tu fais là, pas habillé à cette heure-ci, en bretelles, en combinaison, pas rasé? Ben reste pas là planté comme ça. Tu sais la journée qui nous attend. Lève-toi, voyons donc Antoine. Faut appeler le ferblantier. Faut monter les légumes de la cave, pis le voyageur...

FERNAND : $30.14
J'suis sûr que ça marche pas. Y manque une facture quelque part certain.

SCÈNE 11

(Tout le monde s'affaire à terminer la décoration des vitrines. Benoît, grimpé sur un escabeau, accroche des guirlandes et des fanfreluches. Mais Carmen, qui est à la fois garce et pucelle, se met à l'entreprendre. Elle heurte son escabeau ou, quand la tante a le dos tourné, au lieu de lui tendre la cloche en papier ou la guirlande en mica, elle grimpe derrière lui et la lui offre plantée entre les deux nichons. Et, ce qui est pire, elle agit ainsi au su et au vu de Fernand qui rigole. C'est avec un soupir de soulagement que Benoît monte ranger l'escabeau dans "la chambre des tombes" quand tout est terminé.)

(Benoît chasse Carmen. Ils se débattent.)

CARMEN : J'va mourir!

BENOÎT : J'vais m'laisser faire O.K.?

SCÈNE 12

(De retour en bas.)

ANTOINE : Hey, y faut monter ces clous-là.

BENOÎT : Mon oncle, vous avez pas trouvé ma tante?

ANTOINE : Oui, y'a 30 ans.

MME CÉCILE : Qu'est-ce qui passe donc ici? Ben voyons donc, qu'est-ce que vous faites? Ça avance pas l'ouvrage? Mon Dieu y'a tant de choses à faire! Faut toujours que je fasse tout moi-même. J't'en prie Antoine, grouille un peu. Aide-moi pour l'amour du ciel. Y'a des cadeaux, y'a la crèche, y'a le sapin, y'a les cloches, pis vite là, ça presse.

ANTOINE : Ça pressait pas tant que ça tout à l'heure.

MME CÉCILE : Dites-donc, y manque des boîtes ici. J'trouve pas les personnages de la crèche.

ANTOINE : Attention à la Ste-Vierge. Elle est susceptible.

MME CÉCILE : Où est-ce qu'y est le petit Jésus?

(Elle pose des décorations de Noël et chantonne.)

(Benoît entre.)

ANTOINE : Tiens, v'là le St-Esprit qui arrive. Y doit le savoir, y sait toute.

MME CÉCILE : Écoutez là, vite vite dépêchons-nous!

ANTOINE : J'pense que je vais aller à l'office. J'ai des affaires à faire.

MME CÉCILE : Ça presse hein.

FERNAND : Benoît!

SCÈNE 13

(Madame Poulin, hachette à la main, est en train de couper un arbre de Noël avec quelques-uns de ses enfants. Traînant le petit sapin derrière elle, elle revient vers sa maison. Ses enfants dansent et roulent dans la neige autour d'elle. La femme est assez jolie et elle a le bon sourire de la mère qui ne vit que pour sa marmaille. Soudain, elle regarde avec inquiétude vers la maison. Sur le seuil une grande fille qui guette son retour lui fait des signes et l'appelle.)

DES ENFANTS : Hey, y'est pas mal beau.

ÉLISE : Tiens-le, tiens-le, tiens la petite branche là, bon, on l'a, y'est beau hein? Bon correct, on l'a.

(Voix et rires d'enfants.)

FILLE : Maman, Marcel est malade.

SCÈNE 14

(Au magasin général.)

CARMEN : Tiens Benoît, faut mettre ces chandails-là sur l'étagère.

BENOÎT : Hey, c'est des chandails de filles. C'est pas de mes affaires.

CARMEN : Tiens, ceux-là aussi.

BENOÎT : Hey, qu'est-ce que t'as dans le visage? (Carmen a mis du maquillage.) T'as ben l'air quétaine. T'avais l'air assez folle d'avance.

CARMEN : Ste-Anne!

MME CÉCILE : (chantonne)

BENOÎT : Combien qu'y en reste de fleurs?

CARMEN : Sept.

(Carmen met des fleurs dans sa blouse entre ses seins. Sans se rendre compte de ce qu'il fait Benoît lui touche les seins.)

BENOÎT : Maudite niaiseuse!

FERNAND : Attention Benoît, tu vas te casser l'autre bras pis ben d'autres choses.

SCÈNE 15

(Au magasin. On a mis un rideau dans la vitrine qui est décorée pour Noël.)

FERNAND : Benoît, Benoît, viens icitte.
On va essayer ce rideau-là, voir si ça marche.

BENOÎT : Qu'est-ce que je fais?

FERNAND : Attends-là. Ben tu tires dessus; tu l'ouvres, mais pas trop vite. Attends que je te crie. Ben non, pas tout de suite! Attends que je te le dise... Petit maudit... Envoye, O.K., ferme-le.

Bon, parfait! C'est correct ça. Astheure c'est la décoration. Enlève l'escabeau là.

(Mme Cécile arrange la crèche dans la vitrine à l'aide de Carmen.)

MME CÉCILE : Voyons Carmen, non, mets pas tout de suite la neige ma petite fille, parce que, t'attendras que le petit Jésus soit en place, attends.

CARMEN : Ha, O.K.

MME CÉCILE : Là, j'm'en va mettre St-Joseph ici. Y'est bien là.

CARMEN : Mme Cécile, j'va changer les boules de place. J'va mettre elle ici.

MME CÉCILE : Bon, comme tu veux. Oui c'est bien, c'est une bonne idée que t'as là. T'as du goût Carmen.

CARMEN : J'vais mettre l'autre à côté.

MME CÉCILE : Bon, vois-tu ma Ste-Vierge, et puis le petit Jésus dans le milieu, ha! Je te dis qu'elle est belle la crèche cette année.

CARMEN : Le petit Jésus y'est pas beau.

MME CÉCILE : Ben non. Ben y'a rien que lui qui est pas beau. Qu'est-ce que tu veux? Il lui est arrivé malheur. On l'a échappé. Mais ça fait rien, ça paraîtra pas. Y'est tellement petit, comme ça.

CARMEN : Moi je vais mettre un petit peu de neige.

MME CÉCILE : Oui, là tu peux là Carmen. Ha oui... Sais-tu, c'est pas mal beau, parfait. Bon, y'en a assez. Bon, viens-t'en Carmen.

SCÈNE 16

(Au bureau.)

ANTOINE : Qu'est-ce que tu cherches?

MME CÉCILE : Du papier collant.

ANTOINE : Y'est icitte à sa place.

MME CÉCILE : Ha...

ANTOINE : Veux-tu que je t'aide?

MME CÉCILE : Non merci. Ça va faire. Pis moi?

ANTOINE : Ha, excuse-moi.

(Antoine se verse un autre verre de whisky. Il en donne à sa femme. Ils trinquent et causent d'un air plutôt gêné.)

MME CÉCILE : C'est pas pire.

ANTOINE : Je te l'ai dit; ça fait du bien.

MME CÉCILE : C'est vrai. Ça réchauffe hein?

ANTOINE : T'as mis ta broche?

MME CÉCILE : Oui, je pensais que ça irait bien avec la robe hein, et puis je l'ai raccourcie aussi parce que... j'ai les jambes montrables hein?

ANTOINE : Ouais, t'as raison. Est bien belle de même.
Sais-tu que t'es pas laide ma femme.

MME CÉCILE : Voyons, arrête. (Antoine embrasse sa femme.)
Crê beau vieux va!

ANTOINE : Veau vieux, beau vieux. T'es ben contente d'avoir un beau vieux.
Prends un autre petit coup là.

(Ils se donnent des becs encore. Benoît les observe.)

MME CÉCILE : Hey, c'est plus fort que je pensais.

ANTOINE : Ça fait rien.

MME CÉCILE : J'ai pas l'habitude.

ANTOINE : Envoye, ça déniaise.

MME CÉCILE : J'ai tu besoin de ça?

SCÈNE 17

(Au magasin. Fernand trébuche sur la boîte de clous.)

FERNAND : Maudits clous!

FERNAND : (chantonne)

SCÈNE 18

(Le moulin de la mine ferme à onze heures le vingt-quatre décembre. Sans se dépoussiérer, les hommes courent à l'office chercher leur paie et descendent en bandes sur le village. Eux, qui toute l'année s'évanouissent rapidement dans le décor, ce jour-là ils ne sont pas pressés de rentrer à la maison. Ils ont le gosier sec et ils se mettent à quatre ou cinq pour ne plus rien savoir en attendant le messie. Les enfants sortent de l'école à onze heures également et c'est le bordel dans le village. Malgré leur besoin de bière, les bandes du moulin croisent volontiers le fer avec les bandes de jeunes morveux qui les bavent. Et les "petits christs" piquent une jolie tête dans le banc de neige quand ils se font mettre le grappin dessus par leurs grands frères. Il existe ce jour-là dans le village comme une libération communautaire. On oublie ensemble toute "la merde" de l'année et une tendresse bourrue mais réelle remplace le silence coutumier. La veille de Noël et pour vingt-quatre heures les mineurs retrouvent les relations qui les unissent les uns aux autres. Durant une journée ils redeviennent des hommes. C'est ainsi que les joyeux groupes débouchent en se bousculant sur la place publique. Il est midi et l'angelus sonne. Tout le monde alors subitement s'apaise. Tous les regards se tournent vers les vitrines closes qui vont s'ouvrir. Et on marche, les grands, les petits, presque en rang d'oignon, le visage illuminé, vers les trésors qui les attendent. Paie en poche, les enfants entre les jambes, le coeur sur la main, les mineurs vont redevenir des pères, des amants, des fils.

C'est ainsi qu'à midi juste, Benoît et Carmen doivent tirer sur les draps et découvrir les vitrines du magasin général. Ils ont pris place dans l'alvéole encombrée. Benoît fixe Carmen qui s'est retrouvée et jaspine très fort. La tante donne l'ordre. Benoît arrache la toile avec une violence si grande que tout dégringole sur la tête de Carmen

ahurie, guirlandes, pendrioches, etc., au grand amusement des spectateurs. Benoît saute dans le magasin et va se réfugier derrière le comptoir des hommes. La tante, tout en admonestant Benoît, monte tirer Carmen d'embarras en minaudant pour la galerie.)

(Dehors devant le magasin général. Antoine parle aux gens qui sont venus voir la vitrine.)

ANTOINE : T'as hâte de voir ça?

Tu voudrais bien la voir tout de suite? Tu la verras pas. Tu la verras pas. C'est une surprise. Vous avez hâte hein?

Non, non, non. Venez acheter d'la marchandise. J'ai de la bonne marchandise. Pour les femmes, j'ai des affaires pas mal.

ENFANT : Pour les enfants, qu'est-ce qu'y'a pour les enfants?

ANTOINE : Qu'est-ce qu'y'a pour les enfants? Ben y'a des jouets pour les enfants.

ENFANT : Quelle sorte?

ANTOINE : Qu'est que c'est tu veux avoir?

FEMME : Gêne-toi pas. Dis-le.

ENFANT : Je veux avoir un train.

ANTOINE : Tu veux un train? Ben demande ça à ton père. Y va l'acheter.

J'va y vendre ça pas cher.

J'vous prête à tous cette année. Arthur, j'suis même prêt à te faire crédit. Tu vois comment j'pousse.

(À l'intérieur du magasin.)

MME CÉCILE : Es-tu parée? Bon... Carmen, tire sur ta jupe un peu là. Envoye. Bon... C'est bien.

ANTOINE : Attention attention! Ça va s'ouvrir. Attention... Ça va s'ouvrir.

(Le rideau tombe. Désordre général. Les spectateurs rient.)

SCÈNE 19

(Au chantier. Jos s'est décidé à rentrer chez lui.)

BÛCHERON : Hey Jos, fais pas le fou. Si tu t'en vas, y te reprendront pas.

JOS POULIN : J'm'en sacre!

BÛCHERON : Maudit gars! Tu changeras bien donc jamais toé. C'est ça. C'est ça. Va courir mon Poulin. Y te rattraperont ben un jour eux autres, pis tu viendras brailler.

JOS POULIN : Qu'est-ce que tu veux? J'suis fait de même...

SCÈNE 20

(Le magasin général se remplit. Ils sont trois ou quatre autour de l'oncle et de la tante à débiter les cinq livres de sucre, les oranges, les bonbons brûlés et les corsets. Ça sent la pipe, la poussière d'amiante et le whisky. Tout le côté gauche du magasin est réservé aux femmes et aux enfants. Les hommes leur font face. On blague et on s'échange des mots par dessus les piles de marchandises. Et dans l'office, où se tient souvent l'oncle, on débouche le gros gin.)

ANTOINE : Savez-vous l'histoire de l'Écossais qui avait la jupe trop courte?

FERNAND : Antoine, Antoine, venez donc icitte s'il vous plaît.

ANTOINE : Je la conterai une autre fois.

(Un homme très mince essaie un pantalon qui est trop grand pour lui.)

FERNAND : Tiens, c'est des belles culottes ça. Ça te fait bien.

CLIENT : C'est pas de mon goût.

FERNAND : Pas de ton goût, pourquoi ça?

CLIENT : Sont trop grandes.

FERNAND : Sont trop grandes? Sont pas trop grandes!

CLIENT : Sont trop grandes.

FERNAND : Ben oui, mais tu te rentres le ventre là. Tourne-toi là. Une petite pince quelque chose là. C'est parfait. Tu peux pas demander mieux.

ANTOINE : (taquin) Y paraît que ta femme est en famille?

CLIENT : Non.

ANTOINE : Ben tout le monde le dit, pis elle aussi.

CLIENT : Non, c'est des placotages.

ANTOINE : Ben, a doit le savoir. Elle le dit elle.

CLIENT : Ha non, elle l'a pas dit.

FERNAND : De même, là, avec une ceinture, ça marcherait ça.

ANTOINE : T'as bien maigri. T'as bien maigri. C'est le mariage qui te fatigue?

CLIENT : Ça me fatigue un peu.

ANTOINE : Ouais, hein?

FERNAND : Bon, les prends-tu ou ben si tu les prends pas?

CLIENT : J'm'en va les prendre ceux-là.

FERNAND : Ouais, $8.50 piasses O.K.... cash?

CLIENT : Cash.

ANTOINE : CASH???

CLIENT : Cash.

ANTOINE : On va faire une croix en quelque part. On va boire à sa santé.

(Il sort encore son whisky.)

(Antoine jase avec un autre client.)

ANTOINE : Moi, ce qui m'étonne, c'est Thomas qui parle pas gros. On m'a toujours dit que Thomas avait faite les deux guerres. Y s'était marié trois fois.

THOMAS : J'en ai faite rien qu'une, pis la moitié en détention.

ANTOINE : La moitié en détention? Qu'est-ce que t'avais faite?

THOMAS : Ben j'étais là en prison, la prison de l'armée.

ANTOINE : La prison de l'armée???

FERNAND : (au client) Bon. Va te changer là-bas, là.

ANTOINE : Un petit réchaud. Ça fait du bien. (Il boit.) À quelle place qu'il est parti lui-là?

SCÈNE 21

(Le père de Carmen est arrivé.)

FERNAND : Carmen.

CARMEN : Oui.

FERNAND : Y'a quelqu'un pour toi.

CARMEN : Qui ça, mon père?

FERNAND : Ouais.

FERNAND : (à Cécile) Qu'est-ce que vous attendez pour l'adopter, cette enfant-là?

ANTOINE : (Au père de Carmen.) Vous venez chercher les gages de vot'fille? Dix, vingt, trente, trente-deux, trente-quatre, trente-cinq.

(Il les lui donne.)

PÈRE : C'était pas quarante piasses?

ANTOINE : L'autre cinq piasses, je les garde pour la petite.

PÈRE : C'était pas de même que c'était entendu.

ANTOINE : Je le sais mais, c'est de même que ça se passe.

(Antoine reproche à Maurice mais c'est au père de Carmen qu'il en veut.)

ANTOINE : Maurice, j'va tu te le dire cent fois?

(Il pointe le baril qui est toujours là.)

SCÈNE 22

(Une jeune femme entre et s'approche de Mme Cécile. La cliente parle à Mme Cécile d'une voix basse. Mme Cécile répond d'une voix qui annonce la nouvelle à tout le monde.)

CLIENTE : Madame, est-ce que vous avez un voile de mariée?

MME CÉCILE : Ã ben Mlle Brière, quelle bonne nouvelle vous m'annoncez là! Félicitations! Ha ben ça, ça faisait longtemps qu'on s'en doutait.

FEMME : Dis-moi pas Lise! Ben félicitations!

MME CÉCILE : (à Carmen) Écoute, tu vas monter dans la réserve et puis en haut sur la tablette, à gauche, la troisième tablette à gauche, tu vas voir une grande boîte grise, imprimée en bleu. C'est un voile de mariée. Mlle Brière va en avoir besoin, elle se marie...

ANTOINE : Y'a une seule chose à faire. Achetez-vous une bouteille.

(Encore du whisky.)

MME CÉCILE : Bon en tous les cas, j'va chanter ça en l'honneur des fianciés.

Bon, écoutez tout le monde. Chantez avec moi au refrain. C'est une chanson à répondre.

ANTOINE : Commence, commence!

MME CÉCILE : Laissez-moi pas tomber, pas toute seule.

ANTOINE : Prends ton souffle comme faut là.

(Elle chante.)

SCÈNE 23

(Carmen suit Benoît dans "la chambre des tombes", sous prétexte de ranger une pièce de tulle. Elle est encore tout excitée. Benoît pirouette sur lui-même et se lance à sa poursuite. Ils zigzaguent à travers les cercueils, mais piqué au vif, Benoît ne met pas longtemps à la rattraper. Elle se débat dans son nuage de tulle mais il la rive au plancher et plaque brutalement sa main sur son sein. C'est le plus loin qu'il peut aller mais c'est déjà beaucoup. Benoît est rouge et sa gêne le reprend. Subitement Carmen se met à pleurer. Une petite larme rapide et silencieuse tombe sur sa joue. Benoît la lâche.)

(Carmen est en train d'essayer le voile de mariée. Benoît la regarde.)

CARMEN : Je te vois. Touche-moi pas, toi, mon maudit.

BENOÎt : J'va te toucher.

SCÈNE 24

(Fernand entre avec le voile.)

MME CÉCILE : Comment ça se fait que c'est vous qui avez ça Fernand ? Es-tu de bonne humeur ? (À Carmen)

CARMEN : Très de bonne humeur.
(Elle dissimule son émotion)

(De la mine on entend une sirène.)

VIEUX : Fernand, y'est 4 heures moins dix. Ton horloge a dix minutes d'avant, Y vont blaster.

FERNAND : Maurice envoye!

(Le baril est toujours en bas de l'escalier.)

(À la mine. On entend une explosion.)

SCÈNE 25

(Madame Lessard fait son entrée : grande, sculpturale, snob et sotte. Alexandrine Lessard est à la fois désirée et honnie par tous les gars du village. Elle traverse majestueusement le magasin. Benoît, que le diable charrie, fait un signe d'intelligence à Maurice. Ils ne peuvent pas laisser passer une telle occasion. Elle est vraiment superbe, l'Alexandrine, et quand la tante prend les mesures de la brassière et du corset annuels, Benoît et Maurice magasinent en "rougicanant" dans l'embrasure de la porte. À part ceux de Carmen qui sont tout petits, c'est leurs premiers seins.)

CLIENT : Le notaire devra pas laisser sa femme sortir tout seule de même.

CLIENT : Y'est en voyage.

CLIENT : Pauvre Alexandrine. Est toute seule. Viens icitte Alexandrine. J'va te désennuyer moi.

ALEXANDRINE : (À Mme Cécile.) Est-ce que vous l'avez reçu?

MME CÉCILE : Oui, je l'ai mis en haut. Voulez-vous l'essayer?

(Les deux femmes montent en haut.)
(chuchotements)

MAURICE : Hey Benoît, as-tu vu ce qui vient de monter? C'est Alexandrine. J'pense qu'a va essayer son nouveau corset. Viens on va aller voir ça.

Envoye, viens-t-en.

(Benoît et Maurice suivent les deux femmes et regardent clandestinement pendant qu'Alexandrine essaie son nouveau corset. Carmen arrive derrière les garçons.)

C'est là là.

MME CÉCILE : En tous les cas, pour ce qui est de votre gaine, je l'ai reçue hier. Ben j'vous dis qu'elle est bien belle. Vous allez voir.

ALEXANDRINE : Ha ben, il fait chaud ici.

MME CÉCILE : Ah ben, donnez-moi donc votre manteau.

ALEXANDRINE : (Elle regarde par la fenêtre.) Aie y'a un homme!

MME CÉCILE : Excusez. On va se faire un peu d'intimité. J'peux vous aider.

(Elle ferme la porte.)

ALEXANDRINE : J'espère que c'est bien celle qui est dans le catalogue.

MME CÉCILE : Ah ben, exactement, exactement.

Une petite rose en dentelle noire, doublée de rose puis de petites rondelles sur la hanche. Ha vous allez voir. elle est bien belle.

ALEXANDRINE : J'espère que ça va me faire.

MME CÉCILE : Savez-vous Alexandrine, vous avez pas engraissé d'une once depuis l'année dernière. Faites-vous toujours vos exercices?

ALEXANDRINE : Aidez-moi donc.

MME CÉCILE : Oui...

Regardez-moi ça si elle est belle, hein?
C'est exactement ce que vous vouliez, voyez-vous.
Regardez-moi ça.

ALEXANDRINE : Regardez à la taille.

MME CÉCILE : Bougez pas, bougez pas. Bon ça y est, on l'a eu.

ALEXANDRINE : Attention là! Vous me faites mal. Vous me pincez.

(Carmen s'amène et trébuche sur le baril que Maurice a enfin monté au grenier.)

Qu'est-ce que c'est ça, ce bruit là?
Y'a quelqu'un derrière la porte?

CARMEN : Cochons! (Aux garçons.)

SCÈNE 26

(Dans la rue principale du village. Le grand patron s'amène, trônant sur sa carriole. Le gérant de la mine, il fait chaque année sa tournée des Fêtes. Il achète un pochette de jouets à dix sous et distribue ça le vingt-quatre décembre après-midi aux enfants du village. Les parents, mineurs et épouses ont coutume de se tenir sur le pas des portes pour saluer le passage. À toutes les trois maisons le grand patron arrête sa carriole et lance des poignées de jouets aux groupes de garçons et fillettes qui se battent ensuite entre eux pour les avoir. Derrière les vitrines du magasin général on s'agite. Le grand patron vient d'arrêter son cheval en face et donne son numéro. Les enfants se précipitent tous dehors et se disputent les os. Dans le regard de ces hommes et de ces femmes, cachés derrière les mannequins de papier mâché,

il y a une infinie tristesse, comme colère impuissante abandonnée depuis des générations au milieu de leurs prunelles.

Soudain un événement extraordinaire se produit. Le cheval du grand patron s'emballe, agacé par le tir précis de deux patriotes, Benoît et Maurice, qui lui ont jeté une boule de neige. Le grand patron perd toute sa dignité. Il est secoué et les jouets volent. Après s'être dressé plusieurs fois, le cheval fonce, hors de contrôle. Le grand patron disparaît dans un silence de mort. Personne ne bouge.)

COMMÈRE : Tiens, le patron de la mine qui garoche ses bébelles! Y'aura pas encore d'augmentation de salaire cette année. C'est la même chose que l'année passée.

MAURICE : (Au balcon.) Envoye, tires-y une balle de neige. On va y faire une maudite peur.

BENOÎT : J'suis pas capable, J'ai mon plâtre.

MAURICE : Tire avec ta main gauche maudit fou.

(Les deux gars se ramènent ensuite, fiers de leur exploit, au milieu de leurs parents. Ils marchent dans la rue entre les rangées de mineurs silencieux, quêtant une approbation. Mais ils ne croisent aucun regard. Les lignes d'horizon ne se rencontrent plus. Ils viennent de remuer trop de choses qui ne peuvent être assumées. Seul, à l'autre bout de la rangée, un regard attend Benoît, celui de Carmen.)

SCÈNE 27

(Dans le bois. Un train passe. Jos Poulin y monte. Il retourne à la ville.)

JOS POULIN : Salut! Joyeux Noël.

SCÈNE 28

(Marcel Poulin, le fils aîné de Jos et d'Élise, est étendu immobile sur son lit. Sa mère est à ses côtés. Le décor est chenu. Élise maintient une débarbouillette sur le front de son fils. Deux enfants plus petits se couraillent dans la chambre et ils enjambent tour à tour le pied du lit. Élise ne les repousse plus. Ses traits sont figés, ses gestes raides. Elle se lève doucement et rejette la débarbouillette dans le plat d'eau sur la commode. Elle se penche sur son fils et pousse un cri angoissé. Marcel est mort.)

ÉLISE : Sortez donc de là.

Sortez donc. Vous êtes pas raisonnables. Y'est malade Marcel. Allez-vous en!

(cri)

SCÈNE 29

(Au magasin général. Un peu plus tard dans l'après-midi, le téléphone sonne. C'est Fernand, le commis, qui répond. Il crie à tue-tête pour se faire comprendre, car l'hiver les lignes cillent toujours. Il raccroche et annonce la mortalité du plus vieux chez Jos Poulin.)

FERNAND : Allô!

ÉLISE : C'est-tu Monsieur Antoine?

FERNAND : Non, c'est Fernand le commis.

ÉLISE : Ha, bonjour.

FERNAND : Qui c'est qui parle là?

ÉLISE : C'est Mme Poulin de St-Pierre.

FERNAND : Mme Jos Poulin?

ÉLISE : Oui.

FERNAND : Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous Madame?

ÉLISE : Mon garçon...
Mon garçon...

FERNAND : Allô, allô!

ÉLISE : Marcel, mon garçon, y'est mort à matin.

FERNAND : Parlez plus fort madame. J'entends rien. Les lignes sont mauvaises. Ça cille que le diable.

ÉLISE : Je vous dis que Marcel, vous savez mon plus vieux, celui qui était malade...

FERNAND : Quoi?

ÉLISE : Y'est mort à matin. Mon mari est pas là. Y'est au chantier, pis moi, j'suis... Qu'est-ce que je vais... Je pensais que Monsieur Antoine pourrait pas venir.

FERNAND : Je suis ben triste d'apprendre ça, Mme Poulin.

ÉLISE : M'entendez-vous? Allô?

FERNAND : J'suis ben triste d'apprendre ça, Mme Poulin.

ÉLISE : Je vous disais que mon mari est pas là. Y'est au chantier. Je voudrais que quelqu'un...

FERNAND : Ouais.

ÉLISE : Monsieur Antoine, pourrais-tu venir?

FERNAND : Bon bien inquiétez-vous pas de rien. On s'occupe de tout, pis on vient tout de suite.

ÉLISE : Bon, c'est correct. Merci. Je vous attends. Bonjour là.

SCÈNE 30

Dans le magasin le ton baisse à peine. Seul l'oncle qui picole depuis trois jours change d'attitude. Il paraît dessoûlé d'un coup sec. À l'annonce de la nouvelle, il sort dignement de l'office et se dirige vers la maison privée en haut. Il se fait toujours un point d'honneur d'être là lorsqu'on fait appel à ses services. Embaumeur pour lui, c'est comme pour le curé la messe, officier à quelque chose d'essentiel. Il faut y mettre le temps et les formes. Ses gestes sont empreints de dignité et de gravité, ce qui confère à sa face bouffie d'ivrogne des allures de chanoine.

À l'annonce de la mortalité, Benoît se cramponne au regard de la tante qui seule donne le feu vert. Elle le regarde enfin. Il saute en l'air. Il peut enfin accompagner l'oncle dans un voyage au mort!

FERNAND : Monsieur Antoine, y'a de la mortalité à St-Pierre.

ANTOINE : Qui c'est qui est mort?

FERNAND : Le plus vieux chez Poulin, à St-Pierre.

ANTOINE : Ça quel âge ça?

FERNAND : Un petit gars de 15 ans, pas plus.

ANTOINE : On va prendre la petite boîte. Ça va être assez grande.

FERNAND : O.K.

ANTOINE : C'est un bout de chemin. Ça va prendre du temps.

FERNAND : Ouais, j'va aller atteler tout de suite là.

ANTOINE : (À Benoît.) Hey, hey, hey, où c'est que tu vas là.

BENOÎT : C'est moi qui va avec vous. Ma tante l'a dit.

ANTOINE : O.K. Mais énerve-toi pas.

FERNAND : (Dans le hangar.) Maurice, va donc chercher la boîte là. Ben non, pas celle-là, la petite là.

SCÈNE 31

Fernand attèle Red Fly au corbillard d'hiver, met les peaux de fourrure et charge la fausse tombe, une simple boîte de bois qui sert au transport des cadavres entre le lieu de leur exposition et le lieu de l'embaumement.

L'oncle achève de s'emmitoufler dans la cuisine, assisté de la tante. Benoît s'habille aussi, aidé par Carmen. Les préparatifs se terminent toujours par une rasade, histoire de se mettre un peu d'antigel pour la route.

FERNAND : Bon, Red Fly est attelé. Tout est paré. Si vous voulez partir.

MME CÉCILE : Tiens, ton chapeau.

ANTOINE : Merci.

MME CÉCILE : Bon. Y'es-tu bien mis là?

ANTOINE : Oui, oui.

MME CÉCILE : Antoine, tiens, en cas que tu prennes froid.

(Elle lui donne du whisky.)

ANTOINE : Merci. C'est une idée.

MME CÉCILE : Pis écoute Antoine. Ça c'est des bonbons. Tu donneras ça aux enfants Poulin. Tu leur donneras ça de ma part.

ANTOINE : T'es ben fine.

MME CÉCILE : Bon voyage. Rends-toi bien.

ANTOINE : Ouais.

MME CÉCILE : Pis attache-toi.

ANTOINE : Ouais, ouais...

MME CÉCILE : T'en viens-tu Benoît? Ton oncle est prêt. Bon. T'as toutes tes choses là? Bon. Viens-t-en, viens.

MME CÉCILE : Bon voyage. Tâchez de revenir pour la messe de minuit.

SCÈNE 32

Fernand a amené l'équipage devant le magasin et Benoît saisit les cordeaux et commande à Red Fly. St-Pierre de Broughton est à onze milles et il fait un froid de loup. Quand les milles succèdent aux milles et que le froid doucement pénètre, l'esprit rétrécit. Les valeurs changent. L'important c'est de serrer les poings dans les mitaines et de frotter sa joue quand on ne la sent plus. Benoît qui se pense un dur se trouve tout à coup immobilisé, obligé de compter sur la seule force de sa volonté. Il se raidit.

ANTOINE : Tiens, envoye! Envoye! Conduis.

(Antoine donne les rênes à Benoît et sort son whisky.)

En veux-tu? (le whisky)
Ça te regarde. Tu vas geler tout à l'heure.

BENOÎT : Envoye Red Fly.
Ho donc! Ho donc!

(Plus tard. Antoine est un peu ivre. Benoît commence à avoir très froid.)

ANTOINE : Lâche les cordeaux. Red Fly connaît le chemin mieux que toi. Assis-toi. Tiens, prends la couverture. J'en ai connus des plus toffes que toi.

SCÈNE 33

La noirceur est tombée. On est dans les côtes de St-Pierre. On approche. La maison des Poulin hoquette derrière sa lampe d'Aladin. La voiture s'arrête devant la maison et Benoît, sans qu'il n'y puisse rien, se met à trembler. Les dents lui claquent.

ANTOINE : Qu'est-ce que t'as Benoît? T'as peur?

BENOÎT : Non, j'ai froid.

ANTOINE : Envoye! Prends ton boutte là.

(Ils entrent dans la maison.)

SCÈNE 34

La pièce est mal éclairée. En entrant l'oncle serre un instant Mme Poulin dans ses bras puis il s'asseoit au bout de la table. Peu de mots sont échangés. Élise qui lui sert du lard froid, comme c'est la coutume après un long trajet, étouffe ses sanglots. Benoît aperçoit la grande fille qui le fixe dans la pénombre. Il s'asseoit près de son oncle et son regard s'embrouille. Élise dépose également une assiette devant lui. Benoît ne peut y toucher. L'oncle finit la sienne et se lève en s'excusant. Il sort, sans doute pour boire un coup. En rentrant il se dirige vers la chambre pour que la tâche commence.

ANTOINE : J'ai essayé de rejoindre ton mari au chantier mais les lignes sont ben mauvaises. J'vais ressayer demain.

ÉLISE : J'ai préparé du lard. (À Benoît.) Y n'a pour toi aussi.

ANTOINE : C'est ton plus vieux? Y'avait l'air en santé pourtant.

ÉLISE : Avant hier, y'a commencé à s'étouffer. Moi je pensais que c'était rien qu'un rhume.

ANTOINE : Rien qu'un petit gars. C'est de valeur! Si jeune.

(Benoît jette un regard vers la chambre.)

On verra ça plus tard. Mange ton lard. J'oubliais. Ma femme m'a donné des bonbons pour les enfants. Tiens, donne ça à tes petits frères.

FILLE : Serge, Robin.

LES ENFANTS : Merci Monsieur.

ÉLISE : J'va vous faire une tasse de thé.

ANTOINE : Es-tu prêt Benoît?

BENOÎT : J'suis prêt.

ANTOINE : Excusez-moi.

(Il sort, sans doute, pour boire un coup.)

ANTOINE : (De retour.) Élise, t'as le baptistaire, hein?

ÉLISE : Le baptistaire ?

ANTOINE : Ben il me le faut.

ÉLISE : J'va aller voir en haut.

ANTOINE : Benoît, tire la boîte jusqu'à la porte de la chambre.

SCÈNE 35

(Dans la chambre. Benoît agit comme un automate. Le corps du garçon de son âge est déjà froid. Il voit la tête rouler quand l'oncle soulève le tronc. Ils ouvrent la boîte pour mettre le corps dedans. Avec beaucoup d'hésitation Benoît prend le corps par les chevilles nues et aide son oncle à le mettre dans la boîte. Ils vissent le couvercle et retraversent la cuisine. Des enfants chialent dans tous les coins. La grande fille tient la porte et son souffle effleure le visage de Benoît. Au départ de Benoît et son oncle toutes les têtes restent longtemps collées aux fanaux de la maison.)

(Dans la chambre.)

ANTOINE : Fais ta part. Vas-y! Vas-y!

(Benoît prend le corps par les chevilles.)

SCÈNE 36

(En route. La nuit est obscure. Les nuages couvrent la lune. Antoine s'est endormi. Benoît crie à tue-tête. Il commande à Red Fly comme les

loups hurlent à la lune. Il boit et brandit son fouet. Il crie pour défier. Il sacre. Debout dans le devant du traîneau, que le diable emporte, il chante même un cantique de Noël. Le cheval va de plus en plus vite. Tout à coup la boîte tombe du traîneau. Benoît arrête Red Fly et descend. Il ne peut pas lever la boîte.)

BENOÎT : Mon oncle! Mon oncle! Mon oncle! Mon oncle! Réveillez-vous! Réveillez-vous! On a perdu le mort. Il faut aller le chercher. On a perdu le mort. Il faut aller le chercher.

ANTOINE : Le mort? Quel mort?

(Antoine est ivre.)

BENOÎT : Celui-là, c't'affaire.

ANTOINE : Qu'est-ce qu'il fait là lui?

BENOÎT : Descendez. Venez m'aider.

ANTOINE : Attends. Attends. Attends. Comment est-ce que c'est arrivé? J'ai jamais vu une affaire pareille!

BENOÎT : On y va?

ANTOINE : Ça prend un petit morveux comme toé pour me faire une affaire comme ça. Tu te mêles jamais de ce qui te regarde. Tu cherches le trouble. Tu mets tout le monde dans le trou. Qu'est-ce que t'avais d'affaire à venir icitte?
Laisse-moi faire! Laisse-moi faire! Laisse-moi faire, parfait. Ha si Fernand était icitte.

BENOÎT : Viens Red-Fly. Viens Red-Fly. Envoye. Viens Red-Fly.

(Il tourne le cheval pour rebrousser chemin.)

ANTOINE : Maudit que ça glisse. (Il tombe dans la neige.) Bon, on y va. Aide-moi. Ha laisse faire. Laisse faire.
Es-tu prêt?
(Ils lèvent la boîte. Antoine laisser tomber son bout.)

BENOÎT : Lâchez pas.

ANTOINE : Je suis pas capable Benoît. Y'a des fois on est pas capable.

BENOÎT : Ben oui vous êtes capable. Moi j'ai un plâtre, puis je suis capable.
On est presque rendus. Lâchez pas. Vous êtes capable.

ANTOINE : (Il pleurniche.) Veux-tu bien me dire qu'est-ce que je fais icitte moi Benoît. J'suis pas heureux moé. J'suis pas fait pour la campagne. J'étouffe là-dedans. Moi je voulais acheter un hôtel aux États. Ta tante a pas voulu. À veut jamais rien. J'ai peur des morts. Ça fait 30 ans que j'ai peur des morts. J'travaille pour tout le monde. Ta tante, a m'a jamais donné d'enfant, j't'obligé de m'occuper des enfants des autres moi. J'élève Carmen pis toé. J'fais mon possible pour toé, non?

BENOÎT : Ivrogne. (Il lui jette le mot dans la figure.) Ivrogne! Maudit...

(Benoît ne peut pas remettre la boîte tout seul dans le traîneau. Il doit la laisser.)

BENOÎT : Envoye Red-Fly. Avance!

SCÈNE 37

(Dans la chambre de Mme Cécile. Cécile et Fernand sont ensemble. Ils boivent. Ils rient. Fernand renverse un peu de vin sur le tapis "turquis".

FERNAND : Ça se peut-y? J'aurais jamais pensé!

MME CÉCILE : (Ils boivent du vin.) C'est rare que tu bois ça hein? Ça vient de France.

FERNAND : C'est bon pareil.

(Fernand l'embrasse et du vin tombe sur le tapis.)

MME CÉCILE : Fernand, mon turquis! Regarde ça, ha!

FERNAND : Hey, ton turquis Madame, c'est moi.

MME CÉCILE : Dis-donc Fernand, ça fait longtemps que tu y penses?

FERNAND : Je le sais pas. Je pense que ça m'est venu pour de vrai à matin.
Toi, tu y pensais?

MME CÉCILE : Moi?

FERNAND : Ouais.

(Il y a un bruit d'en bas. Benoît et Antoine sont de retour. Antoine est couché dans le traîneau, endormi.)

MME CÉCILE : Fernand!

FERNAND : Quoi?

MME CÉCILE : Écoute! Écoute!

FERNAND : Qu'est-ce qu'il y a?

MME CÉCILE : J'ai entendu quelque chose.

FERNAND : Pas moi.

MME CÉCILE : Ben il me semble que...

FERNAND : C'est peut-être Carmen.

MME CÉCILE : Tout à coup que c'est eux autres.

FERNAND : Ben non voyons. On aurait entendu la porte du hangar.

MME CÉCILE : Ben oui, mais s'ils sont entrés par la porte d'en avant!

(Elle va à la porte. Benoît est là, muet.)

Oh, mon Dieu!

FERNAND : Hello Benoît.

T'es ben en retard. Carmen t'a attendu toute la soirée. Je pense qu'elle dort. Réveille-la pas. Moi j'ai essayé de dormir. J'étais pas capable. J'ai attendu ici.

Où c'est qu'y est ton oncle?

BENOÎT : Y'est dehors. Arrange-toi avec lui.

FERNAND : Dehors?

MME CÉCILE : Vous êtes bien en retard. Vous avez dû avoir de la misère. C'est loin St-Pierre. Les chemins sont mauvais, puis avec la tempête de neige. As-tu faim?

BENOÎT : J'suis fatigué.

MME CÉCILE : Fernand est monté. Il s'est endormi, pauvre Fernand. Carmen s'est installée près de la porte pour te voir venir. Elle t'a attendu toute la soirée. Elle avait tellement hâte de te voir. Enlève ton manteau.

BENOÎT : (froid) Lâchez-moi.

MME CÉCILE : Déshabille-toi. Va te coucher. J'va te faire une bouillotte hein? En tous les cas, Fernand est pas là? Ha ben y'a dû descendre aider ton oncle hein? J'va aller les retrouver hein? Ce sera pas long. J'vais revenir. Attends-moi.

SCÈNE 38

(Dehors.)

FERNAND : Monsieur Antoine, qu'est-ce qui se passe? Où c'est qu'y est le mort?

(Fernand veut réveiller Antoine.)

Sacrament! Hey, réveillez-vous là. Êtes-vous allé jusque chez Poulin au moins? Qu'est-ce qu'y est arrivé?

MME CÉCILE : Fernand, qu'est-ce qui se passe?

FERNAND : Je sais pas. Y'est plus saoul que d'habitude et pis le mort est pas là. Je comprends rien.

MME CÉCILE : Mon doux Jésus! Faites quelque chose, Emmenez-le!

FERNAND : J'essaye. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Envoyez là Monsieur Antoine. Aidez-vous maudit, qu'on rentre.

BENOÎT : Carmen! Carmen! Carmen!

(Carmen dort près de la porte d'entrée. Elle a attendu Benoît.)

FERNAND : Hey Cécile. Viens m'aider.

MME CÉCILE : Fernand, je vous en prie.

FERNAND : C't'affaire, y'est mou comme une guenille. Ça pas de saint bon sens.

MME CÉCILE : Pauvre vieux.

FERNAND : Pauvre vieux certain. Y'est plus capable de faire cet ouvrage-là.

MME CÉCILE : Parlez pas de même Fernand. Ses bottines sont encore trop grandes pour vous.

FERNAND : Ses bottines... Attention à la marche là, Monsieur Antoine. Attention.

MME CÉCILE : Ah Mon Dieu, pauvre vieux. Y'est gelé.

FERNAND : Levez vos pieds.

MME CÉCILE : Ha attention Fernand.

FERNAND : Ben oui j'fais attention. Assoyez-vous là. J'voudrais bien savoir où c'est qui est le mort.

MME CECILE : Qu'est-ce qu'y a ben pu se passer?

FERNAND : On appelle-tu chez Poulin.

MME CÉCILE : Es-tu fou? Tout à coup ils l'ont perdu en chemin.

FERNAND : Ste-Viarge!

MME CÉCILE : Ben, si quelqu'un le trouve, toute la ville va le savoir. Faut retourner le chercher.

FERNAND : Qui ça?

MME CÉCILE : Ben vous Fernand.

FERNAND : Moi? J'sais même pas par où ils sont passés.

MME CÉCILE : Allez-y avec Benoît.

FERNAND : Y dort.

MME CÉCILE : Il faut le réveiller.

FERNAND : Ouais, ça va être une job.

MME CÉCILE : Tant pis, le faut.

FERNAND : J'sais même pas par où ils sont passés.

MME CÉCILE : Faut le réveiller. Faut le réveiller.

SCÈNE 39

(Benoît rêve, couché sur le comptoir. Il voit un cercueil et l'oncle et Fernand qui s'affairent autour. Benoît s'approche un peu. Il voit l'oncle se pencher, empoigner le cadavre par le milieu du corps et tirer. Benoît s'approche encore. Le corps d'Alexandrine Lessard apparaît dans toute sa beauté.)

FERNAND : Benoît! Benoît! Benoît! Benoît! Benoît!

(Il veut réveiller Benoît.)

SCÈNE 40

(Sur la route menant à la ferme des Poulin. À travers la poudrerie Fernand et Benoît essaient de repérer la boîte. Ils arrivent enfin chez les Poulin. Fernand va à la porte et appelle. On ne l'entend pas. Benoît se rend à une fenêtre. Il gratte la vitre et y colle un oeil. Il voit la famille Poulin écrasée autour du cercueil ouvert.

FERNAND : Essaye donc de te rappeler. Êtes-vous passés par ici?
J'vois rien.
Avez-vous pris le rang du sud ou le raccourci?
Benoît maudit, force-toi!

BENOÎT : Je l'sais pas.

FERNAND : Ben, on est arrivés Benoît. Grouille-toi!

FERNAND : Mme Poulin! Mme Poulin! Mme Poulin!

(Gros plan de Benoît.)

- FIN -

METTONS L'ACCENT SUR LA LANGUE...

La langue véhiculée par ce film est un support et un moyen d'expression d'une culture dont on vous présente certains traits. Le film vous permet aussi une prise de conscience du langage propre au Québec, un langage qui a des traits particuliers, comme d'ailleurs tous les parlers du monde. Le contenu linguistique de ce film ne prétend pas couvrir tous les aspects du parler québécois. Mais il est important de reconnaître que la langue de Mon oncle Antoine est soumise aux influences régionales et est ainsi une représentation de ce milieu dont le film trace le portrait. Le français soutenu, qu'on entend aussi au Québec, joue un rôle de moindre importance dans cette communauté.

Expressions tirées du film	Français standard
J'va finir.	Je vais finir.
Je vois rien.	Je ne vois rien.
Y nettoye jamais ça.	Il ne nettoie jamais cela.
Vlà le boss.	Voilà le patron.
Ouais.	Oui.
Ben, y est parti.	Bien, il est parti.
Toé	Toi
Pis	Puis
Qui c'est qui	Qui est-ce qui
J'pus capable.	Je ne suis plus capable.
Y'a de l'ouvrage à matin.	Il y a du travail ce matin.
Icitte	Ici
Y balance pas pantoute	Ça ne balance pas, pas du tout.
Combien qu'y en reste de fleurs?	Combien de fleurs reste-t-il?
J'va mettre elle ici.	Je vais la mettre ici.
T'as du goût.	Tu as du goût.
J'ai tu besoin de ça?	Ai-je besoin de cela?
Qu'est que c'est tu veux avoir?	Qu'est-ce que tu veux?

Expressions tirées du film	Français standard
Gêne-toi pas.	Ne te gêne pas.
J'va y vendre ça pas cher.	Je vais lui vendre cela à bon marché.
Sont trop grandes.	Elles sont trop grandes.
À quelle place qu'il est parti lui-là?	À quel endroit est-il allé celui-là?
Je suis très de bonne humeur.	Je suis de très bonne humeur.
C'est-tu Monsieur Antoine?	Est-ce que c'est Monsieur Antoine?
Prends ton boutte là.	Prends ton bout, là.
Y n'a pour toi aussi.	Il y en a pour toi aussi.
Ta tante, a m'a jamais donné d'enfant.	Ta tante, elle ne m'a jamais donné d'enfant.
Ça se peut-y?	Est-ce possible? Se peut-il?
Réveille-la pas.	Ne la réveille pas.
Qu'est-cé qu'y est arrivé?	Qu'est-ce qui est arrivé?
Ste-Viarge!	Ste-Vierge!
Ça va être une job.	Ça va être une tâche difficile.

EXPRESSIONS PARTICULIÈRES

Dans ce film vous trouverez des jurons, des anglicismes, de l'argo, des expressions idiomatiques et des canadianismes. En voici des exemples :

Maudite clutch de bâtard!	Juron
J'va tout crisser en bas d'la dump.	Je vais tout jeter au dépotoir.
Maudite maintenance de mes fesses!	Juron, vulgaire
Qu'y mange d'la marde!	Juron, vulgaire
Je passerai pas ma vie à leur lécher le cul.	Vulgaire
On va y faire une maudite peur.	On va lui faire une grande peur. On va l'effrayer.
Sacrament!	Juron
Passe-moi le wrench.	Passe-moi la clef anglaise.
Une caisse de bines	Une caisse de fèves.
Ça faisait vingt-cinq ans qu'y moisissait là.	Ça faisait vingt-cinq ans qu'il perdait son temps là. (Il perdait son temps depuis vingt-cinq ans.)
Y pouvait pas le sentir.	Il ne pouvait pas le supporter.
Arrête donc de bretter.	Arrête de perdre ton temps.
Toute la gang.	Tout le monde. Toute la bande.
Aboutis!	Assez! Ça suffit!
Bande de caves!	Idiots!

Si ça me tente.	Si je le veux.
Y'a trop de tapage.	Il y a trop de bruit.
Grouille (-toi)!	Bouge! (Dépêche-toi!)
Envoye!	Vas-y!
Ça presse hein!	On est pressé!
Y'est pas mal beau.	Il est très beau.
T'as ben l'air quétaine.	Tu as l'air bête.
Maudite niaiseuse!	Idiote!
Astheure	Maintenant
Il lui est arrivé malheur.	On l'a endommagé.
J'ai les jambes montrables.	J'ai de belles jambes.
Crê beau vieux va!	(Go on you old fool!)
Envoye, ça déniaise.	Vas-y, ça fait du bien.
Pour les femmes j'ai des affaires pas mal.	J'ai des belles choses pour les femmes.
Es-tu parée?	Es-tu prête?
Fais pas le fou!	Ne sois pas bête!
Tu viendras brailler.	Tu viendras pleurer, te plaindre.
J'suis fait de même.	Je suis comme ça.
C'est des placotages.	C'est du commérage.
Huit cent cinquante piasses	Huit cent cinquante dollars

Thomas qui parle pas gros	Thomas qui ne parle pas beaucoup, qui ne se donne pas de l'importance.
J'va te désennuyer moi.	Je vais t'amuser moi.
Les lignes sont mauvaises. Ça cille que le diable.	Les lignes sont mauvaises. Il y a beaucoup de bruit sur la ligne.
C'est correct.	C'est bien.
C'est un bon bout de chemin.	C'est loin.
T'es ben fine.	Tu es bien gentille.
J'en ai connus des plus toffes que toi.	J'en ai connus des plus courageux que toi.
C'est de valeur.	C'est dommage.
Ça prend un petit morveux comme toi pour me faire une affaire comme ça.	(It takes a little snot-nose kid like you to get me in such a mess.)
J'suis pas fait pour la campagne.	Je ne m'habitue pas à la campagne.
C'est bon pareil.	C'est bon quand même.
Arrange-toi avec lui.	Occupe-toi de lui.
Y'est plus saoul que d'habitude.	Il est plus ivre que d'habitude.
Y'est mou comme une guenille.	(He's as drunk as a skunk-soft as a rag".)
Mon doux Jésus!	Exclamation douce
Ste-Viarge!	Ste-Vierge, exclamation douce
Ça n'a pas de saint bon sens.	Ça n'a pas de bon sens du tout.

À VOTRE TOUR MAINTENANT!

Les phrases suivantes contiennent des expressions anglaises colorées en usge dans un petit village de l'Ontario. Supposez que vous parlez à un francophone qui apprend l'anglais. Expliquez-lui en français le sens de ces phrases. Comment ces phrases suggèrent-elles le caractère collectif de ces gens?

1. It was as cold as death.
2. He's three bricks short of a load.
3. You're as wrong as sin on Sunday.
4. Mind the stairs now.
5. You look like a potato dug up on a rainy day.
6. Mind your own beeswax!
7. Dying is a dirty business my friend!
8. She's squirreled away every penny she ever earned.
9. We're itching to get going.
10. I learned it well. I listened with a full heart.

DISCUSSION

1. Quel aspects de Mon oncle Antoine reflètent la vie québécoise?

2. Quel est le thème principal de ce film?

3. Comment Claude Jutra réussit-il à créer par ce thème une identification universelle?

4. Discutez l'importance des personnages suivants dans la vie de Benoît :

   sa tante Cécile
   Fernand
   Alexandrine Lessard
   Carmen
   Marcel Poulin

5. Décrivez la transformation de Benoît, de l'enfant de choeur à l'adolescent déçu.

6. Discutez l'importance des éléments suivants dans le contexte du film :

   l'amiante
   le grand patron
   le chantier
   Jos Poulin
   le magasin général
   l'église
   l'hiver
   la mort
   l'alcool
   la sexualité

7. Choisissez des images ou des scènes du film qui vous impressionnent et décrivez-les.

8. Selon vous, quels sentiments Claude Jutra veut-il évoquer en nous? Quels sentiments éprouvez-vous en regardant ce film?

À PROPOS DU FILM...

Une lettre de Benoît

Vingt années ont passé. Benoît habite maintenant la grande ville. À l'occasion du soixante-dixième anniversaire de son oncle Antoine, Benoît lui écrit une lettre dans laquelle il se souvient de sa jeunesse et de son village.

Vous êtes Benoît! Écrivez cette lettre.

Benoît, adj. (lat. benedictus, béni). Doux, indulgent. Qui affecte un air doucereux.

- Dictionnaire Larousse

(Québec Presse - 28 novembre 1977)

MON ONCLE ANTOINE, de Claude Jutra,
UN FILM BIEN DE CHEZ NOUS QUI
DÉFINIT UN UNIVERS PEUPLÉ D'ÊTRES ATTACHANTS

Claude JUTRA est sans doute un cinéaste heureux. Non pas parce que son dernier film Mon oncle Antoine vient de remporter 10 prix (à Toronto et à Chicago), mais parce que, à l'affiche du cinéma Saint-Denis, c'est du "vrai monde" qu'il amène aux "vues" et que les gens aiment ça. Certains croyaient que le film ne marcherait pas. Ils se sont trompés. En fin de semaine dernière, Mon oncle Antoine a attiré plus de spectateurs que ne l'avait fait dans la même salle, pendant sa première semaine d'exploitation, Deux femmes en or. Il s'agit là bien sûr de deux films fort différents et on pourrait se demander si le vent n'aurait soudainement pas "viré de bord".

Qu'est-ce donc que ce film qu'on attendait depuis longtemps et qui tardait à sortir? Disons d'abord qu'il s'agit d'un scénario de Clément Perron, basé sur ses souvenirs d'enfance. L'histoire se situe au Québec vers les années 40.

Un film de chez nous

La publicité dit : "Le Québec c'est... Mon oncle Antoine." Bon. Quand on a dit ça, on n'a encore rien dit, quoique cette affirmation soit loin d'être fausse. Car Mon oncle Antoine est bien un film de chez nous; chez nous non pas dans un sens restrictif, mais dans le sens d'une approche, d'une vision d'individus et d'un univers dans lesquels nous sommes amenés, spectateurs, sinon à nous reconnaître, du moins à les reconnaître eux.

L'histoire, dans sa construction dramatique, repose sur des éléments fort peu nombreux. Jos Poulin, travailleur écoeuré, "lâche sa job", laisse sa ferme aux soins de sa femme et part au chantier. L'hiver. Puis la veille de Noël, le fils aîné Poulin meurt. Au magasin général, qui est un peu le centre nerveux du village, ça bouge d'activités. L'oncle Antoine (Jean Duceppe), le propriétaire, est aussi embaumeur. Personnage truculent, il est le seigneur, patron et maître d'une "famille" composée de sa femme (Olivette Thibault), de Benoît (Jacques Gagnon), son neveu de 15 ans, de Fernand (Claude Jutra), le commis, de Carmen (Lyne Champagne), une adolescente employée et protégée de la maison.

Pendant que vont se jouer autour de ces gens les drames de la vie quotidienne, Benoît va vivre une nuit hallucinante au cours de laquelle, parti avec son oncle pour aller chercher "le mort", il découvrira la faiblesse de son oncle, la trahison, la mort, la vie.

Des êtres attachants

La structure dramatique du film est assez élémentaire. L'intérêt principal qu'il offre constamment réside dans le ton, dans une certaine possibilité qu'il offre au spectateur de s'identifier ou de faire connaissance avec des personnages qu'on trouve très attachants au début, parce qu'ils sont spontanés, bien vivants : qu'on aime à la fin parce qu'on a eu la chance d'entrer dans leur univers.

Mon oncle Antoine est un film fait à partir de mille et un petits détails, d'une approche très intuitive de personnages qui se révèlent à travers cette histoire et qu'on regarde tranquillement vivre. En fait, on a l'impression d'être assis avec quelqu'un qui nous dirait : "Il faut que je te raconte ce qui est arrivé..." ou encore "Il y avait une fois..." et qui se mettrait à ajouter des détails sur les personnages pour qu'on comprenne bien son histoire parce qu'il aime bien les gens dont il nous parle et qu'il voudrait bien aussi qu'on les aime. Mon oncle Antoine se situe, à ce niveau, dans la tradition bien québécoise de raconter.

"C'est une sorte de conte de souvenirs de famille, nous dira Claude Jutra. Je définirais également le film comme un "zoom-in" de deux heures sur Benoît. Partant d'un plan général de la ville ou du village, on s'approche très lentement sur le visage d'un petit garçon. Et c'est sans doute à Benoît que je m'identifie le mieux, précisera Jutra, comme Clément Perron s'identifie également à lui. Les autres personnages ont pour moi l'importance qu'ils ont pour Benoît."

Mais Mon oncle Antoine n'est pas un film de combat. C'est plutôt un film qui nous présente un certain univers dans des conjonctures humaines qu'on reconnaît et qui n'a pas d'autre propos véritable que de nous faire revivre, à travers certains événements des situations humaines auxquelles nous pourrions nous associer d'une manière ou d'une autre.

Si vous n'avez qu'un film à voir cette semaine, allez voir Mon oncle Antoine.

---

* Reproduction autorisée par Québec Presse.

ENCORE ! ENCORE !

Wow

94 min 41 s 106C 0269 080

Réalisation : Claude Jutra
Production : Robert Forget

Ils sont neuf. Trois filles et six garçons. Solidaires les uns des autres mais de personnalités différentes, ils donnent de l'univers d'une certaine jeunesse une image vraie et différente finalement de celle qu'on pourrait imaginer. La drogue, l'amour, le sexe, la liberté, l'autorité, les conflits sociaux alimentent leur conversation et les préoccupent. Où ces jeunes contestataires trouveront-ils refuge? Persisteront-ils dans leur refus de s'engager et de lutter? Arriveront-ils à assumer leur liberté? Ce film, non pas de cinéma-vérité mais bien de cinéma-rêve, matérialise en quelque sorte ce que ces jeunes auraient voulu vivre, voudraient vivre. En faisant le film, ils ont réalisé l'irréalisable. La beauté des images, la simplicité de la forme, le mouvement, la couleur, la musique s'accordent au climat et au rythme de la jeunesse.